

Mme Geneviève essuya son visage ruisselant.

—Merci ! fit-elle bien bas, souffoquée d'émotion.

Du geste hésitant et las de ceux qui vont mourir, le uhlan cherchait à ouvrir son dolman. Sans réfléchir, sans chercher à comprendre, Mme Geneviève l'aida à ramener d'une poche intérieure des lettres et un fin médaillon contenant un portrait, suave figure de femme blonde, l'expression mélancolique et douce. Il lui montra le tout, en ajoutant, d'un inexprimable accent de prière :

—Ma mère... lui écrire...

Mme Geneviève ouvrit la bouche. Elle allait répondre un "non" très dur, mais, en une vision navrante, elle aperçut l'autre, l'autre mère, attendant sans fin celui qui ne reviendrait pas... Et ce fut avec effusion qu'elle assura :

—Je le ferai ; soyez tranquille !...

Un sourire étrangement doux transfigura la face livide du uhlan. Sa tête glissa en arrière et il exhala en un faible souffle :

—Merci !...

Dans ce mot partit toute son âme. D'une main tremblante, Mme Geneviève ferma les yeux qui semblaient la fixer encore pour la recommandation suprême, et, remplie d'une consolation indicible, se retira, afin d'accomplir le dernier vœu du pauvre soldat qui lui devait d'être mort comme nous souhaitons tous mourir : en paix.

Néanmoins, la rédaction fut pénible au début. Ce fut avec lenteur et en cherchant ses mots que Mme Geneviève traça ces lignes :

"Madame. Une bien pénible tâche m'incombe aujourd'hui. Je m'en acquitte cependant en conscience, pensant que le souvenir que je relate ici pour vous aura quand même sa douceur, et vous sauvera des angoisses d'une attente sans fin ici-bas. Madame, j'ai recueilli le dernier soupir et la dernière pensée de votre fils, tué ce soir en faisant son devoir de soldat, dans la grande bataille qui a eu lieu auprès de ma maison. Sa dernière pensée a été pour vous, et son dernier soupir était un remerciement pour moi, car le pauvre enfant appelait sa mère, puis demandait à boire... Hélas ! seule, une étrangère a répondu à ce suprême appel ! J'ai humecté les lèvres expirantes qui balbutiaient votre nom et je l'ai fait, Madame, avec toute la compassion d'une mère, comme je voudrais qu'on le fit pour mon fils, mon Jean qui, lui aussi, se bat loin de moi..."

Ensuite, le blessé me remit les lettres ci-jointes, et ce portrait, le vôtre sans doute, qui reposaient sur son cœur. Je vous envoie le tout avec la vive expression de ma condoléance maternelle. Adieu, Madame, tout ici-bas nous sépare, et plus jamais vous n'entendrez parler de moi. Sachez du moins qu'une autre mère, une mère française, vous plaint de toute son âme.

GENEVIÈVE LAUBEL.

La plume glissa des doigts de Mme Geneviève. Avec surprise, elle s'aperçut qu'elle pleurait...

Et la petite lettre partit, à travers les hasards de la guerre, porter à celle qui attendait en tremblant de l'autre côté du Rhin, la pure manifestation de charité.

De longs jours s'écoulèrent, traversés de deuils et d'angoisse, vibrants du grondement des canons, jours inoubliables où l'on avait la sensation du plus épouvantable cauchemar, et où la pensée ne se ressaisissait que pour compter les désastres...

Au milieu de tout cela un frère papier sut trouver le chemin de Normandie. Il arrivait de loin, froissé, maculé de poussière, de timbres innombrables ; il arrivait de là-bas, de chez les vainqueurs, qui payaient si cher leurs victoires, et portait l'adresse de Mme Geneviève.

Elle décacheta l'enveloppe, non sans frémissement. Qui pouvait lui écrire de l'autre-Rhin maudit ? Son fils peut-être, oh ! Dieu, son fils prisonnier !...

Une toute petite fleur s'en échappa, le pâle et gracieux myosotis qui garde de l'oubli...

La lettre disait :

Malgré l'anéantissement de ma douleur, je veux vous envoyer, Madame, l'assurance de ma reconnaissance infinie et un vœu qui, si Dieu l'entend, vous portera bonheur. Au nom de ce que vous avez fait pour mon enfant mourant, je l'adjure de vous conserver votre fils ! et pour la pitié que vous avez eue, Madame, envers la mère de l'ennemi, je vous bénis de toute mon âme.

AUGUSTA W.

Je crois bien que Mme Geneviève effleura de ses lèvres le petit papier porte-bonheur. Je suis sûr, du moins qu'elle le cacha dans son corsage, où, aux heures de dépression trop grande, elle le sentait sous ses doigts tremblants. Et un peu de courage lui remontait au cœur. L'autre mère l'avait béni, son Jean, il n'était pas possible que Dieu fût sourd et que l'enfant ne revînt pas...

Un matin, longtemps après, Mme Geneviève travaillant à réparer les irréparables pertes, surveillait les maçons qui plaçaient de grosses pierres de taille dans les trous béants creusés par les obus. Pauvre vieille maison, qui porterait dans ses flancs mêmes l'ineffaçable empreinte de la guerre destructrice ! Et cela n'était rien encore. Pourvu que Jean y revînt chercher du repos et des forces, à sa douce maison d'enfance !...

Mme Geneviève soupira et dit, presque haut :

—Où est-il, mon fils bien-aimé ?

—Ici, maman ! cria une voix joyeuse.

Mme Geneviève se retourna et tomba sur son siège, défaillante de bonheur et de surprise intense. Jean était devant elle, un peu pâle, le bras en écharpe, la croix de la Légion d'honneur sur sa capote décolorée. Le jeune homme sauta au cou de sa mère.

—Eh oui ! maman chérie, c'est moi ! Un peu démoli, comme tu vois, mais encore solide au poste !... Et puis, c'est fini, n'en parlons plus. Car je reviens pour toujours, on ne veut plus de moi !... C'est que je ne me suis pas trop mal conduit, et alors on me rend à ma petite mère !...

Mme Geneviève ne pouvait pas répondre, suffoquée qu'elle était d'émotion et de joie. Ses larmes coulaient abondantes, et elle embrassait son fils en silence, heureuse de le retrouver tel qu'autrefois en sa gaieté primesautière et bien française, et goûtant, à cette minute de félicité surhumaine, la récompense de sa pitié pour l'autre, la lamentable mère ennemie...

JEAN DE MATHÉAS.

LA FÊTE NATIONALE DES BOERS

Les Boers viennent de fêter le "Dingaan's day," le "jour de Dingaan," qui a été, depuis soixante ans, leur jour de fête nationale et qui, chaque année, le 16 décembre, est l'anniversaire de la grande victoire remportée jadis par leurs pères sur les Zoulous. Rappelons brièvement ce dramatique épisode de leur histoire.

Lorsque les Boers, en 1837-1838, quittèrent le Cap, où ils avaient trop à souffrir de la tyrannie des Anglais, et prirent possession du territoire de Natal, Dingaan était roi des Zoulous. Ce dernier s'était emparé de la couronne en assassinant le roi Tshaka, son frère. Celui-ci, homme d'un physique imposant, doué de grands talents naturels et d'une ambition démesurée, avait été le plus terrible et le plus impitoyable conquérant que le sud de l'Afrique ait encore connu. Ses régiments, armés d'engins formidables, étaient non seulement habitués à vaincre, mais à traiter les vaincus avec la plus abominable cruauté.

Dingaan se montra un tyran plus féroce encore que Tshaka, cruel, perfide, avide de sang humain, possédé de tous les vices sans aucune des qualités de son prédécesseur. Il fut fort étonné quand il apprit que les Boers s'apprétaient à traverser la rivière Tugela, c'est-à-dire à pénétrer sur la terre que les Zoulous considéraient comme leur propriété.

Le chef des Boers était alors un descendant de huguenots, nommé Piet Retief, homme d'un caractère élevé et du plus haut mérite. Il rendit visite à Dingaan, avec un cortège de soixante-six des principaux Boers. Dingaan les reçut avec effusion, leur offrit des divertissements de toutes sortes et détourna si complètement leurs soupçons par ses manières affectueuses qu'ils vinrent sans armes à un banquet d'adieu que Dingaan offrit en leur honneur.

Pendant qu'ils étaient tranquillement assis à la table de leur hôte, buvant cordialement le vin de

l'hospitalité, Dingaan tout à coup se leva, prit son arme en main et s'écria :

—Saisissez-les ! Égorgez-les !...

En un instant, les Zoulous se jetèrent sur les malheureux Boers et les poignardèrent tous avec leur sauvage cruauté.

Peu de temps après cet horrible massacre, Dingaan enhardi par le succès de son crime, s'avança, à la tête de dix mille hommes, sur le Natal afin d'exterminer le reste des émigrants ; il en rencontra un grand nombre à une place connue depuis sous le nom de "Weenen" (place des Pleurs). Il tua 600 personnes, hommes, femmes, enfants, et s'empara de 20,000 têtes de bétail. Quelques jours après, il mettait en déroute un commando de 400 Boers.

Panda, frère de Dingaan, menacé de mort par celui-ci, s'était réfugié près des Boers, avec un petit corps de nègres. Le chef des Boers était, à ce moment-là, Prétorius, un des pères de la patrie. Prétorius avait réuni 600 hommes montés et quatre pièces de canon. C'est avec ce faible contingent armé et quelques nègres de Panda qu'il résolut de châtier Dingaan. Il se dirigea donc vers Unhimkinlore, où il parvint le 15 décembre. Le 16, il était entouré par les 10,000 guerriers du tyran zoulou.

Avant de se battre, les Boers tombèrent à genoux en prière, et chaque homme jura que si Dieu leur accordait la victoire, ils garderaient éternellement le souvenir de cette journée et bâtiraient une église commémorative. La journée entière se passa à repousser les assauts répétés des meilleurs soldats de Dingaan. Le soir, ceux-ci avaient laissé 5,000 morts sur le champ de bataille. Le reste fuyait.

Dingaan mit le feu à Unhimkinlore, sa capitale, et se sauva chez les Swazis, qui le mirent à mort.

Prétorius et ses hommes tinrent leur parole et bâtirent une église commémorative à Pietermaritzburg. Depuis cette époque, chaque 16 décembre a été célébré par les Boers avec une grande solennité et a été baptisé "jour de Dingaan."

C'est une date, du reste, qui paraît leur porter bonheur : en 1877, lord Beaconsfield annexe le Transvaal aux possessions anglaises. Mais, en 1880, l'Angleterre rendit l'indépendance aux Boers, et ce fut le 16 décembre de cette même année que Paul Kruger, Prétorius et Joubert proclamèrent la liberté du Transvaal.

Enfin, c'est encore le 16 décembre que le général Buller vient d'être battu par les vaillants du Sud de l'Afrique.

OLIM.

LA FEMME

L'homme s'efforce, invente, crée, sème et moissonne, détruit et construit, pense, contemple ; la femme aime. Et que fait-elle avec son amour ? Elle fait la force de l'homme. Le travailleur a besoin d'une vie accompagnée. Plus le travailleur est grand, plus la compagne doit être douce.

Ah ! vénérons la femme. Sanctifions-la. La femme, c'est l'humanité vue par son côté tranquille : la femme, c'est le foyer, c'est la maison, c'est le centre des pensées paisibles.

C'est le tendre conseil d'une voix innocente au milieu de tout ce qui nous emporte, nous courrouce et nous entraîne. Souvent, autour de nous, tout est l'ennemi ; la femme, c'est l'amie. Ah ! protégeons-la. Rendons-lui ce qui lui est dû. Donnons-lui dans la loi la place qu'elle a dans le droit. Honorons, ô citoyens, cette mère, cette sœur, cette épouse.

La femme contient le problème social et le mystère humain. Elle semble la grande faiblesse, elle est la grande force. L'homme sur lequel s'appuie un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme. Et le jour où elle nous manque, tout nous manque.

C'est nous qui sommes morts, c'est elle qui est vivante. Son souvenir prend possession de nous. Et, quand nous sommes devant sa tombe, il nous semble que nous voyons notre âme y descendre et la sienne en sortir.